

COMPTES RENDUS

Anne-Yvonne JULIEN commente *Nouvelles orientales de Marguerite Yourcenar*, Paris, Gallimard (Folio/Foliothèque), 2006, 259 p.

Rien de plus éprouvant, parfois, que la lecture d'ouvrages qui obéissent à des fins pédagogiques. Rien de plus stimulant, toutefois, quand le souci de vulgarisation ne joue pas au détriment des connaissances transmises ni de l'intelligence prêtée aux lecteurs, mais rend accessibles les premières aux seconds sans transiger avec le degré d'exigence dont les deux sont à bon droit redevables. La collection Folio/Foliothèque ménage régulièrement de semblables aubaines. On a lu naguère, avec un éclectique profit, le commentaire de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal proposé par Philippe Berthier ou celui des *Vies minuscules* de Pierre Michon composé par Dominique Viart. On lira avec un bonheur identique l'ouvrage consacré aux *Nouvelles orientales* dans cette même collection. Anne-Yvonne Julien y confirme les multiples qualités qui en font l'un(e) des critiques yourcenarien(ne)s les mieux avisé(e)s et les plus subtil(e)s.

À quoi tient la réussite d'un travail de ce type? Avant tout à la façon d'en remplir avec rigueur le contrat tout en en dépassant avec douceur le propos. Contrat double, avec son objet – étudier une œuvre spécifique – et sa démarche – cadrer la présentation (une partie analytique, centrée sur le texte, p. 11 à 182 ; une partie « dossier », proposant des documents d'escorte, p. 183 à 256). Anne-Yvonne Julien s'en acquitte de façon irréprochable. L'étude monographique se décline en quatre temps : un panoramique culturel (temps d'une contextualisation élargie qui insère l'œuvre dans un environnement historique, biographique, littéraire et esthétique), un double zoom (temps de l'analyse proprement dite qui, depuis les postulats induites par le titre du recueil, étudie chacune des nouvelles en les intégrant dans deux cycles orientaux, l'un gréco-

balkanique, l'autre extrême, ou, si l'on ose, sino-indo-nippon), une dynamique transversale (la question du spirituel, temps d'une dominante singulière qui, en agissant sur un plan à la fois poéticien – le rapport au genre, la composition du recueil, les options stylistiques – et symbolique – l'avènement d'un processus de signification, labile et allégorique –, donne à lire l'œuvre comme une forme-sens ouverte). Le dossier s'effeuille, quant à lui, de la fiche biographique à la mise en perspective critique de l'œuvre, des résonances intertextuelles à la récurrence de l'Orient dans les romans et essais de l'écrivain, de la documentation paratextuelle, incluant entre autres de précieux extraits des *Emmurés du Kremlin*, la nouvelle évincée des éditions de 1963 et 1978, à la section intitulée, avec une élégance non dénuée d'humour, « Traits de pinceaux ». Laquelle aborde la relation écriture-peinture dans certains courants de pensée asiatiques en juxtaposant des analyses empruntées à Yourcenar et à François Cheng. Quand l'esprit de géométrie garantit ainsi l'esprit de finesse, les ouvrages vont à l'essentiel. Anne-Yvonne Julien brasse à cet effet de multiples perspectives qui, loin de se contrarier se complètent, faisant sienne, comme par acclimatation critique, la démarche d'un écrivain cherchant dans le recueil à «échapper à la logique des alternatives exclusives pour épouser la dynamique « orientale » des alternances vivifiantes » (p. 16).

Perspective philologique, au sens élémentaire du terme : la matière brute et composite de l'œuvre est restituée à ses provenances diverses, condition nécessaire à la compréhension du travail littéraire lui-même, tel qu'il s'approprie un certain nombre de données intertextuelles en les condensant, en les formalisant, en leur conférant un potentiel symbolique régénéré. Le critique excelle à présenter le feuilleté des éléments empruntés, pour certains à une culture savante (Murasaki Shikibu, l'écriture du *waka*), pour d'autres à une culture populaire (les éléments de folklore propres aux sociétés balkaniques), qui ouvrent quelque accès aux principes d'une civilisation, d'une philosophie et d'un rapport aux arts intrinsèquement autres par rapport aux usages occidentaux – que cette altérité, séduisante et inquiétante, relève d'un Orient irréductible à ses imageries rhétoriques, quand bien même elles constituent l'emprise première des nouvelles, ou des marches d'une Europe que ses contours mouvants, quoi que centraux, renvoient à des identités litigieuses. Ce

travail d'explicitation s'applique aussi au traitement d'un matériau qui peut sembler plus familier, mais dont chaque œuvre littéraire d'envergure révèle l'insondable complexité : la question du mythe. Anne-Yvonne Julien propose régulièrement des encarts érudits, informés et synthétiques, qui font le point sur ces différentes questions, transmettent un savoir net, rendant possible une analyse fondée du texte. Perspective génétique, alors, qui s'intéresse aux différentes versions de l'œuvre, aux refontes de sa macrocomposition (l'œuvre comme recueil) et à l'élaboration de sa microstructure (le recueil comme agencement de nouvelles), aux effets d'échos et de tressages, de consonances différées et de contrepoints soutenus, aux motifs conjugués et aux rythmiques alternées d'un récit l'autre. Perspective herméneutique, donc, qui sollicite la puissance de signification des nouvelles, leur tension vers la connaissance, en respectant leur point de flottement, leur refus d'accréditer un ordre de vérité unilatéral. Particulièrement bienvenues sont les pages consacrées à « la langue spécifique du sacré ou des "sacrés" les plus divers » en « corrélation avec des images inductrices d'une participation à une expérience du mystère », et qui impriment à ces textes brefs un relief étonnant et une vraie profondeur de champ, puisqu'ils sollicitent la mémoire culturelle et visuelle du lecteur » (p. 159). Des analyses ponctuelles d'extraits soutiennent stylistiquement cette étude (on appréciera ainsi, pour sa finesse, le commentaire d'une expression de la cinquième nouvelle, « preuve impondérable », p. 48). Le commentaire s'ouvre en outre à une perspective comparatiste. En mode interne : *Nouvelles orientales* forme une « sorte de triptyque dont il constitue le volet essentiellement légendaire, *Feux* en étant le volet mythique et *Les Songes et les Sorts*, le volet onirique . Tous trois relèvent de ce que Yourcenar a parfois nommé "expressionnisme un peu outré" [...] » (p. 12). Si elle étudie le sens que revêt cette expression, et son doublet, « expressionnisme baroque » pour Marguerite Yourcenar, Anne-Yvonne Julien montre aussi comment *Nouvelles orientales* pose un certain nombre de figures appelées à devenir récurrentes dans les romans de la maturité et le cycle des mémoires de la vieillesse – un long terme du recueil par lequel le critique reconstitue le dialogue entretenu par l'écrivain avec elle-même d'un cycle à l'autre de sa création. S'il est vrai que ce dialogue fonde Yourcenar écrivain, la dotant d'une durée

substantielle qui excède le temps propre à chaque ouvrage, alors *Nouvelles orientales* nous introduit en pionnier au cœur d'un travail de perlaboration narrative, par lequel une conscience de soi s'entretient – ipséité d'artiste, aurait pu dire Paul Ricoeur, philosophe et narratologue cher à Anne-Yvonne Julien. Perspective comparatiste en mode externe, aussi : l'étude revient sur ces flux littéraires migratoires qui tiennent à la fois des vogues d'époque et des dilections de personne, sans lesquels il n'est pas de création vivante, et décompose ainsi la part due à l'orientalisme en vogue dans les années 1930, aux légendes, poésies, chansons grecques ou serbes, à la fréquentation livresque des textes taoïstes – à ne pas confondre, sous peine de se fourvoyer dans la lecture de la première nouvelle, avec les préceptes des confucéens (là encore on appréciera la subtilité d'une analyse lexicale qui fait de l'approche d'un terme figé, « l'étiquette », la base d'une réflexion éthique d'envergure). Il s'en dessine l'image d'une femme de lettres « messagère de culture » (p. 140), en filigrane d'un recueil qu'avec justesse le critique se refuse à considérer comme une œuvre mineure.

Au terme de la lecture, on comprend alors comment, pour être respecté, le contrat initial est dépassé : bien plus qu'une étude universitaire, dont il emprunte la forme, l'ouvrage d'Anne-Yvonne Julien est un essai critique, dont il saisit l'esprit, cette « écriture au service des écritures », selon la formule heureuse de Jean-Pierre Richard.

Bruno BLANCKEMAN,

Jean-Pierre CASTELLANI, *Goodbye Rabelais. Figures libres & Yourcenar, Almodóvar, Umbral*, Paris / Bucarest / Jérusalem, EST Samuel Tastet éd., 886 p.

[on peut se procurer l'ouvrage auprès de l'auteur :
jeanpierrecastellani@hotmail.com]

Sous un titre qui pourrait dérouter, *Goodbye Rabelais*, Jean-Pierre Castellani, ne traite pas de l'auteur de *Gargantua*, mais fait ses adieux à l'Université François Rabelais de Tours où il a passé toute sa carrière universitaire. Notre ami rassemble ici une cinquantaine d'études, sélection du fruit de ses recherches des vingt dernières années, textes qui ont été pour la plupart publiés dans les revues ou des Actes de colloques, et qu'on a plaisir à trouver réunis avec un Avant-propos éclairant et une bibliographie, dans une édition soignée et élégante.

C'est là une somme, loin d'être assommante, où, sous la variété des thèmes abordés, affleurent toujours l'unité d'une démarche, un esprit ouvert, le ton d'un savoir enjoué.

Ce pionnier des études yourcenariennes, co-fondateur de la Société Internationale d'Études Yourcenariennes, est d'abord, au regard des catégories universitaires, un spécialiste de la littérature et du monde hispaniques. Toute une section de l'ouvrage est ainsi consacrée à l'œuvre de Francisco Umbral, qu'il a largement contribué à faire découvrir en France. Toujours dans le domaine hispanique, on suit les autres centres d'intérêt de Jean-Pierre Castellani : l'autobiographie, l'autofiction, le cinéma (Carlos Saura, Pedro Almodóvar, Víctor Erice, pour ne citer que les plus connus), la presse, la question de l'identité linguistique et culturelle.

Bien sûr, la part du lion revient à Marguerite Yourcenar : vingt études, depuis « Éros et Thanatos dans *Mémoires d'Hadrien* », *Marguerite Yourcenar*, Université de València, 1986, Actes du premier colloque international consacré à l'œuvre de Marguerite Yourcenar, en 1984 – il en était ! –, jusqu'à « Réception, traduction et influence des sonnets de Marguerite Yourcenar en Argentine », à paraître dans les Actes du colloque international de Tokyo, *Marguerite Yourcenar et l'univers poétique*. Ce sera l'occasion pour certains de découvrir, pour d'autres de

Comptes rendus

redécouvrir, mais avec tout le plaisir et le profit du rapprochement, dans ces différents articles, le cheminement des recherches de Jean-Pierre Castellani sur *Alexis ou le Traité du vain combat*, *Mémoires d'Hadrien*, *Denier du rêve*, *Rendre à César* (et il a beaucoup contribué à tirer ces deux œuvres de l'indifférence de la critique), sur l'écriture autobiographique de Marguerite Yourcenar, la traduction, les rapports de l'auteur avec le monde hispanique.

Voilà un ouvrage foisonnant et plein de vitalité, qui sait toujours donner la priorité à l'objet de l'étude par rapport aux grilles de lecture et aux théories – ce qui ne signifie pas, loin de là absence de méthode, mais méthode subtile et s'adaptant à son objet –, un ouvrage qui ne sépare jamais recherche et parcours existentiel, ce qui est le propre d'une recherche vivante, ouverte à la rencontre et la marque d'un véritable humanisme, un ouvrage qui ouvre l'appétit, un appétit gargantuesque pour de nouvelles lectures et découvertes cinématographiques : Rebonjour, Rabelais !

Rémy POIGNAULT